

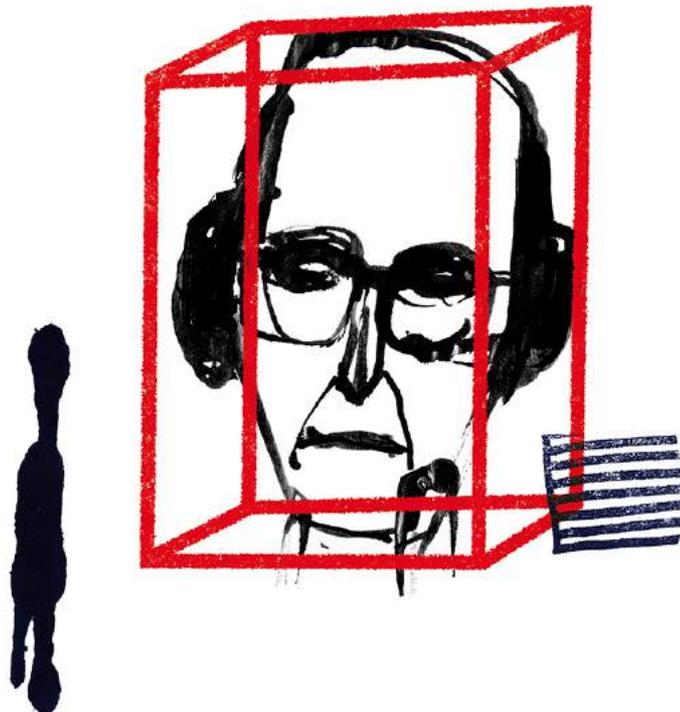


Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction: Jean Bellorini

CRÉATION

EICHMANN À JÉRUSALEM **ou Les hommes normaux ne savent pas que** **tout est possible**

Théâtre Majâz
texte LAUREN HOUDA HUSSEIN
mise en scène IDO SHAKED



© Serge Bloch

du 9 mars au 1^{er} avril 2016

Relations presse Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis:
Nathalie Gasser 06 07 78 06 10 / gasser.nathalie.presse@gmail.com

Du 9 mars au 1^{er} avril 2016

Du lundi au samedi à 20h – dimanche à 15h30 - Relâche le mardi et le lundi 28 mars

Salle Mehmet Ulusoy / durée : 1h15

EICHMANN À JÉRUSALEM

ou Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible

Théâtre Majâz

Texte Lauren Houda Hussein

Mise en scène Ido Shaked

Dramaturgie Yaël Perlman

Lumière Victor Arancio

Son Thibaut Champagne

Costumes Sara Bartesaghi Gallo

Scénographie Théâtre Majâz avec l'aide de Vincent Lefevre

Assistanat à la mise en scène Clara Benoit-Casanova

Typographie Statement ID Franck David, Philippe Mairesse, Adrien Vasquez

Les décors ont été réalisés par les ateliers de construction du Théâtre Gérard Philipe.

Avec

Lauren Houda Hussein, Sheila Maeda, Mexianu Medenou, Caroline Panzera, Raouf Raïs, Arthur Viadieu, Charles Zévaco

et la voix de Violaine Challeat-Fonck, conservateur du patrimoine aux Archives nationales de Pierrefitte-sur-Seine

Le deuxième titre *Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible* est extrait du tome 3 des *Origines du totalitarisme : Le Système totalitaire* de Hannah Arendt.

Pour l'écriture du spectacle le Théâtre Majâz a travaillé à partir des minutes du procès, de textes de Haïm Gouri, de Hannah Arendt, de Gershom Scholem, d'Avner Less et du film *Un spécialiste. Portrait d'un criminel moderne* réalisé par Eyal Sivan et Rony Brauman.

Le Théâtre Majâz remercie pour leur aide et leur regard bienveillant : Eyal Sivan, Ariane Mnouchkine et Le Théâtre du Soleil, Charles-Henri Bradier, Elaine Meric, Françoise Berge, Étienne Lemasson, Cyril Olivier, Édouard Marie.

Coproduction Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis, ARCADY, Île-de France. Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Île-de-France) et du Département de la Seine-Saint-Denis dans le cadre du dispositif *In Situ* et la participation des Archives Nationales de Pierrefitte-sur-Seine et du Studio Théâtre d'Alfortville. Pour le texte, le Théâtre Majâz a bénéficié d'une résidence d'écriture au Théâtre du Soleil.

INFORMATIONS PRATIQUES

Prix des places : de 23€ à 6€

Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis

59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis

Billetterie : 01 48 13 70 00

www.theatregerardphilipe.com / reservation@theatregerardphilipe.com

Fnac, Carrefour, Theatre on line

Accès

RER ligne D, station Saint-Denis/Métro ligne I3, station Saint-Denis Basilique

Après le spectacle, navette retour vers Paris (arrêts Porte de Paris (métro) ; La Plaine-Saint-Denis, Porte de la Chapelle, La Chapelle, Stalingrad, Gare du Nord, République, Châtelet)

AUTOUR DU SPECTACLE

Judi 17 mars à 20h : concert « en écho » conçu par Michalis Boliakis et Hugo Sablic, Voyage hypnotique au Proche-Orient.

Invité: Olivier Stankiewicz (hautbois)

Dimanche 20 mars : rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

Samedi 26 mars à 14 h : table ronde et projection* de *The Event* (2015) de Sergei Loznitsa (séance hors les murs du festival Cinéma du réel). En partenariat avec le festival Cinéma du réel, Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, la semaine des arts de l'université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis et les Archives nationales.

Dimanche 27 mars : pour aller plus loin, discussion avec Anne-Laure Benharrosh, enseignante en lettres et responsable d'ateliers de philosophie pour enfants et adultes, à l'issue de la représentation

*avec le soutien de la Région Île-de-France

Renseignements et réservations au: 01 48 13 70 00

Le Théâtre Majâz

Le Théâtre Majâz a été créé en 2009 par Ido Shaked et Lauren Houda Hussein.

Ses membres cherchent à se réappropriier la mémoire collective et à la transformer en une réalité imaginaire dans l'espace théâtral et cela afin de pouvoir éclairer le présent. Ils s'emparent d'archives en révélant les passés alternatifs, tout en questionnant la place de l'artiste face au monde.

D'Israël, de Palestine, de France, du Liban, d'Espagne, d'Iran ou du Maroc chaque comédien de cette compagnie apporte avec lui son identité, sa culture et son histoire au service d'une même exigence artistique. Il ne s'agit pas de théâtre « humanitaire » ou « social », mais bien d'un théâtre politique et engagé au service d'un langage artistique pertinent.

Pour sa première création, *Croisades* de Michel Azama, jouée en arabe, hébreu et français sous-titrée, le Théâtre Majâz a été invité au festival de Saint-Jean-d'Acre en Israël / Palestine où il a répété de juin à septembre 2009 puis joué en octobre 2009. La pièce a ensuite tourné à Jaffa, Beer Sheva et Jérusalem en novembre 2009.

Par la suite, Ariane Mnouchkine a invité la compagnie à poursuivre son travail au Théâtre du Soleil, avec *Les Optimistes*, son nouveau projet. La genèse de ce texte s'est faite à l'été 2010 à Saint-Jean-d'Acre lors d'une résidence d'écriture de deux mois. La pièce est reprise au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis en septembre 2013 dans le cadre d'*Une semaine en compagnie*, puis du 20 au 31 mai 2015 pour dix représentations, elle continue à tourner en France depuis.



© Guillaume Chapeleau

Et Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que plutôt il s'élevait un tumulte, prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; vous, vous y aviserez. Bien que reconnaissant l'innocence de Jésus, Pilate le livre pourtant au supplice de la croix ». Extrait de l'évangile selon Saint Matthieu

Le projet Eichmann

Adolf Eichmann a été jugé en 1961 en Israël, à Jérusalem, et plus précisément dans un théâtre, la Maison du Peuple, transformé à cette seule occasion en tribunal. Aujourd'hui, le Théâtre Majâz fait également de la scène le lieu d'examen de la construction de l'Histoire et de sa transmission. Loin de reconstituer la vie ou le procès du haut fonctionnaire nazi, il réinterroge la figure du bourreau et la dualité entre « homme » et « monstre » qui a des racines bien plus anciennes que le XX^e siècle et bien plus larges que la seule Allemagne hitlérienne. Plongeant dans la transcription de l'interrogatoire-fleuve d'Eichmann, Lauren Houda Hussein et Ido Shaked ont été frappés non seulement par la « banalité du Mal » pointée par Hannah Arendt et d'autres philosophes, mais aussi par l'interchangeabilité des propos de l'accusé avec ceux de tous les auteurs de génocides, à travers le monde et à travers les âges. Alors que le nom d'Eichmann provoque à lui seul l'angoisse et la sidération, la cage de verre où se tient l'accusé semble finalement vide. Eichmann, puisqu'il est remplaçable, n'est personne en particulier. Si c'est un monstre, on ne peut pas le juger. Si c'est un homme, que raconte-t-il de l'humanité ? Pour faire résonner les questions suscitées par ce procès, les comédiens munis d'archives procèdent à une enquête, entre réalité et fiction. L'objectif est de sonder le phénomène – qui perdure, et même s'accroît – de mise à distance entre tueurs et victimes, de dissociation entre ordre d'assassiner et crime, et de rassemblement d'hommes-rouages épars sous les étendards de l'épuration, du nettoyage et de l'expansion idéologique.



© Guillaume Chapeleau

Contexte historique

Après la Seconde Guerre mondiale, Adolf Eichmann, qui avait dirigé le bureau des Affaires juives de l'Office central de sécurité du Reich et organisé les déportations vers Auschwitz, s'enfuit d'Autriche et parvint en Argentine, où il vécut sous le nom de Ricardo Klement. En mai 1960, des agents du Mossad, le service de renseignement israélien, s'emparèrent d'Eichmann en Argentine et le transportèrent à Jérusalem pour qu'il soit jugé par un tribunal israélien. L'accusé témoigna à l'abri d'un box protégé par une vitre à l'épreuve des balles.

Le procès Eichmann suscita l'intérêt de la communauté internationale, et révéla au monde entier l'ampleur des atrocités nazies. Les témoignages de survivants de la Shoah, en particulier ceux de combattants des ghettos tels que Zivia Lubetkin, l'une des dirigeantes de l'insurrection du ghetto de Varsovie, attirèrent l'attention sur la résistance juive. Le procès permit une plus grande ouverture en Israël ; de nombreux survivants de la Shoah se sentirent enfin capables de raconter leur histoire et leurs souffrances.

L'acte d'accusation, rédigé par le procureur général d'Israël, Gideon Hausner, comportait quinze chefs d'accusation, dont ceux de crimes contre le peuple juif et de crimes contre l'humanité.

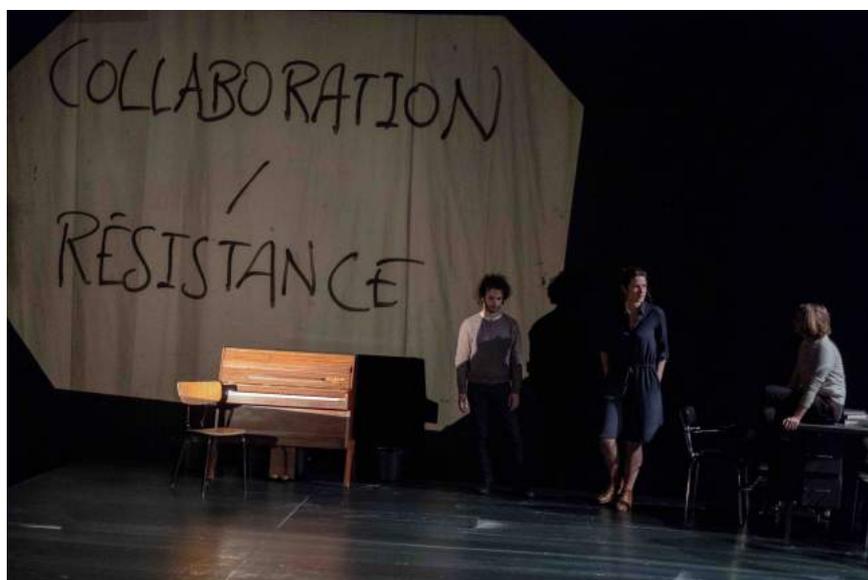
Les accusations contre Eichmann étaient multiples. Après la Conférence de Wannsee (le 20 janvier 1942), Eichmann avait coordonné les déportations de Juifs d'Allemagne et d'ailleurs en Europe de l'Ouest, du Sud et de l'Est, vers les camps d'extermination (par le biais de ses représentants Aloïs Brunner, Theodor Dannecker, Rolf Günther et Dieter Wisliceny). Eichmann avait dressé les plans de déportation jusque dans les moindres détails. Travaillant avec d'autres organismes allemands, il géra aussi la confiscation des biens des déportés et s'assura que ses services pourraient en profiter. Il géra également des dispositions pour la déportation de dizaines de milliers de Tsiganes.

Eichmann fut aussi accusé de participation à des organisations criminelles - les sections d'assaut (SA), les services de sécurité (SD) et la Gestapo qui avaient été déclarées comme étant des organisations criminelles pendant le procès de Nuremberg de 1946.

Ce procès provoqua une controverse internationale et un émoi gigantesque. Les téléspectateurs du monde entier découvrirent en direct Eichmann dans une cage de verre blindée écoutant un interminable défilé de témoins décrivant son rôle dans le transport des victimes de l'Holocauste. La seule ligne de défense d'Eichmann était d'affirmer n'avoir rien fait d'autre que « suivre les ordres ».

Déclaré coupable pour tous les chefs d'inculpation, il fut condamné à mort le 15 décembre 1961 et pendu par l'agent pénitentiaire Shalom Nagar peu après minuit le 1^{er} juin 1962 dans la cour de la prison de Ramla. Il reste officiellement le seul condamné à mort civil jamais exécuté par Israël. Ses derniers mots sont : « Vive l'Allemagne. Vive l'Autriche. Vive l'Argentine. Ce sont les trois pays desquels je fus le plus proche et je ne les oublierai pas. Je devais obéir aux règles de la guerre et à mon drapeau. Je suis prêt ».

Son corps a été incinéré et ses cendres dispersées dans la Méditerranée. La dispersion des cendres dans la mer fut l'une des dernières volontés d'Adolf Eichmann, Israël accepta la dispersion des cendres, mais uniquement au-delà des eaux territoriales de l'État hébreu.



© Guillaume Chapeleau

Note de mise en scène

Nous entrons en salle de création avec de la matière brute : les images du procès, les enregistrements, en hébreu, en allemand et en français et les témoignages traduits simultanément. Un espace sonore, une tour de Babel, un récit biblique des temps modernes. Sur la table, des écrits : Arendt, Bauman, Levi, Hilberg, l'interview d'Eichmann dans *Life magazine* et les protocoles de l'interrogatoire au bureau 06 après son arrivée en Israël. Des lettres, des poèmes, des romans et des documents historiques.

Et finalement il y a les comédiens, et moi-même. Nos origines et nos langues ; nos histoires et nos tabous. Notre spectacle sera le témoignage de cette traversée. Dans notre théâtre, Eichmann n'existe pas, il est déconstruit et multiplié, il envahit les corps des comédiens tel un dibbouk, il plane dans notre espace mais ne s'incarne jamais. Il n'apparaît qu'à travers le regard d'un comédien, qu'à travers notre volonté de donner sens à l'apparition de cette forme d'humanité terrible.

Les minutes du procès sont suivies à la virgule, mais le montage radical fait ressurgir de cette parole sèche son absurdité profonde, un procès qui cherche la justice là où aucune justice n'est possible. C'est donc un espace vide, un plateau nu, le corps d'un comédien et sa voix qui sont notre champ de recherche. L'espace de ma mise en scène est finalement la terre aride des minutes, le langage précis, les documents, les organigrammes et les télégrammes. Nous jouons à l'intérieur des archives de notre spectacle.

Je ne veux pas raconter l'Holocauste, ni comment un homme banal devient un monstre. D'autres l'ont fait avant moi. Des historiens se sont penchés sur la question, des sociologues ont proposé des théories, des cinéastes ont fait des films. Moi je ne veux rien raconter. Je veux faire apparaître, dans cet espace qu'est le théâtre, l'impossibilité et l'absurdité du récit. La compréhension étroite du phénomène nazi réduit à l'antisémitisme et de l'hypocrisie de notre discours actuel.

Finalement ceci n'est pas un spectacle sur l'Holocauste, Eichmann nous révèle simplement ce qui nous fait le plus peur en nous. Cette capacité à l'obéissance et à la soumission qui permet encore aujourd'hui de perpétrer massacres et occupations, *apartheid* d'état et discriminations ordinaires. Le monstre finalement nous rassure beaucoup plus que cet homme normal, cet homme qu'on aurait pu être. Quand on ouvrira la cage, on verra qu'à l'intérieur il n'y a personne, que tout ce que nous avons vu n'était que notre propre reflet sur le verre.

Ido Shaked



© Guillaume Chapeleau

L'écriture face à l'Histoire

C'est peut-être comme cela que pourrait se définir le défi que représente un tel sujet. Quand l'on choisit d'écrire sur des faits réels, et ici éminemment historiques, l'on se sent assailli par une vague de responsabilités, un souci de « dire la vérité ». Quand, face au personnage d'Eichmann, l'on s'engage dans la bataille dramaturgique armé d'un simple carnet et d'un stylo, c'est un peu de David et Goliath qui se joue. Et derrière lui le sujet du XX^e siècle. Celui que l'on a tant appris à prendre avec des pincettes, et cela à juste titre. Les heures passées en cours d'Histoire, les documentaires visionnés grâce à un professeur qui dans une mission quotidienne tente de nous y sensibiliser, celle qui nous dépasse et qui nous semble à tort bien derrière nous. Des bribes, peut-être pour quelques-uns d'entre nous, de récits de grands-parents, qui dans notre jeune âge nous semblait « radoter » encore et toujours les mêmes histoires commençant par « à l'époque » ou « dans le temps ». Des commémorations solennelles, des chiffres bien plus grands, bien plus indigestes qu'un cerveau humain ne saurait en concevoir, le grenier de la très courageuse Anne, des suites numériques gravées à vie dans la peau des survivants, des bouts de films, des bruits de bottes, de radio Londres aux corps décharnés, d'uniformes rayés aux livres d'école passés d'élèves en élèves. Tout cela mis bout à bout, et bien d'autres encore. Tout « cela » défile. Vertigineux. Angoissant même. Alors comment écrire ? Comment abolir ce mur qui, je le sentais bien, nous séparait du sujet ? Face à qui avons-nous la responsabilité de « dire la vérité » ?

De quoi avons-nous peur ? Où plutôt pourquoi avons-nous peur de mentir ? C'était bien là, dans cette peur de « mentir » que résidait le problème. Comme si l'histoire, celle-ci ou une autre d'ailleurs, n'avait qu'une version. Calibrée, précise, immuable. Nous avons pourtant bien « attaqué » avec *Les Optimistes* le sujet ô combien périlleux de la première guerre israélo-arabe de 1948, alors d'où venait cette paralysie de l'imaginaire face à Eichmann, et donc au nazisme ? La peur est bien réelle. Pour que l'Histoire devienne mémoire, elle doit nous appartenir quelque part. Et je dois bien l'avouer, je sentais qu'elle ne m'appartenait pas cette histoire.

La distension du lien de cause à effet dans nos sociétés modernes était la condition *sine qua non* pour qu'un génocide d'une ampleur sans précédent puisse advenir. Le système qui a permis le crime administratif reposait sur la déresponsabilisation de l'humain à l'échelle individuelle, l'abolition de toute capacité d'analyse face à ses actes et donc de son obéissance absolue. Hilberg dans son livre *La Destruction des Juifs d'Europe* écrit : « On doit se souvenir que la plupart des participants [au génocide] ne tirèrent jamais sur des enfants juifs ni ne versèrent le gaz dans les chambres à gaz... La plupart des bureaucrates rédigeaient des circulaires, concevaient des projets, s'entretenaient au téléphone et assistaient à des conférences. Ils pouvaient annihiler tout un peuple en restant assis à leur bureau ». Nos sociétés sont le produit de ce système « moderne ».

Zigmunt Bauman dans son étude sociologique *Modernité et Holocauste* écrit : « L'anxiété demeure pratiquement entière devant le fait qu'aucune des conditions sociétales qui ont rendu Auschwitz possible n'a véritablement disparu et qu'aucune mesure efficace n'a été prise pour empêcher ces possibilités et ces principes de produire d'autres catastrophes de même nature que celle d'Auschwitz ; comme l'a récemment énoncé Leo Kuper : "l'État territorial souverain réclame, comme partie intégrante de sa souveraineté, le droit de commettre un génocide ou de perpétrer des massacres génocidaires contre les peuples soumis à son autorité et l'ONU, en pratique, défend ce droit" ».

C'était donc cela que nous reflétait le procès Eichmann. Au-delà du procès même, c'était notre rapport à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et à ses liens indéniables avec notre présent, avec nous-même et avec notre effrayante capacité d'obéissance et de dénégation, qui apparaissaient. En partant de nous, comédiens, metteur en scène, auteurs, l'angle se définissait.

Il s'agit là, bien évidemment, d'un processus qui n'en finit pas de se dérouler, de se transformer. Tout comme pour *Les Optimistes*, nous passons tout d'abord par une phase de recherche, au niveau du procès lui-même avec les 360 heures d'archives vidéos, les rapports rédigés par les interrogateurs d'Eichmann pendant les neuf mois qui ont précédé son procès, les livres comme *Un rapport sur la banalité du mal* de Hannah Arendt ou l'essai sociologique *Modernité et Holocauste* de Zigmunt Bauman, entre autres.

Cette phase de recherche en amont des répétitions nous permet de développer des axes de champs d'investigation à explorer avec les comédiens. En parallèle du procès, c'est le rapport de la troupe à celui-ci et au sujet plus vaste de l'Holocauste, que nous avons choisi d'explorer. Ne pas ignorer cette peur mais au contraire s'en saisir comme un matériau dramaturgique. Il ne s'agit pas d'arriver en répétitions avec une pièce déjà écrite en bonne et due forme, car dans ce cas la dimension collective et tout simplement créative de notre processus disparaîtrait, mais bien de dégager des pistes historiques, sociologiques, politiques et dramaturgiques. Ce processus que nous avons déjà expérimenté pour *Les Optimistes* s'étend délibérément sur la longueur et est volontairement découpé.

Après la première période de répétitions, je me suis reconcentrée sur les minutes mêmes du procès. J'ai monté, découpé, traduit ces minutes choisies qui sont notre texte. À l'intérieur de ce langage sec, tout ce qui est dit est vrai, à la virgule près. En revanche, le montage, lui, est purement subjectif et ne reflète pas le procès historique mais notre vision de celui-ci. Il en résulte non pas une pièce sur la Shoah mais sur l'homme et ses mécanismes, où la parole d'Eichmann est interchangeable, voyageant d'un comédien à l'autre, sans jamais s'incarner vraiment.

Parallèlement à ces moments de «procès», des voix, qui elles sont fictionnelles, viennent s'ajouter au texte. Ces voix, qui peuvent être celles du metteur en scène ou des comédiens, déroulent notre parcours à l'intérieur du procès. Elles témoignent, dans un langage intime, de nos sensations, de nos interrogations et de nos peurs. À cela s'ajoute un montage d'une partie de la correspondance de Hannah Arendt et de Gershom Scholem. Leurs points de vue sur le procès et sur les leçons à tirer de celui-ci sont aux antipodes l'un de l'autre, et reflètent la controverse autour de la théorie d'Arendt sur la banalité du mal.

La maturation du texte et du spectacle en lui-même a besoin de passer, à notre sens, par un voyage en nous ou plutôt à travers nous, pour finalement être livré à un public. Et cela est long. Et notre patience et notre humilité sont ici les rouages essentiels à son aboutissement. Renouer avec une mémoire, en acceptant sa complexité n'est pas chose aisée, mais nous la pensons nécessaire, vitale, particulièrement en ce moment où les discours de haine sont tellement assourdissants que nos voix s'en retrouvent étouffées.

Tout simplement parce que les discours ambiants nous font peur, et que face à la peur le théâtre nous semble être la meilleure des réponses.

Le théâtre est plus que jamais notre terrain de résistance, et nous le savons, il reste tant à résister.

Lauren Houda Hussein



© Guillaume Chapeleau

Extraits du spectacle

Extrait I

«C'était la première fois que j'assistais à une conférence à laquelle participaient d'aussi hauts fonctionnaires, tels que des secrétaires d'État. Ça s'est passé de manière très calme, très courtoise, très disciplinée et très agréable. On n'a pas trop parlé et ça n'a pas duré longtemps. On nous a servi un cognac, avant ou après, et l'affaire était close. J'ai éprouvé de la satisfaction en analysant ma situation au regard du résultat de la conférence de Wannsee. A ce moment-là, j'ai ressenti un peu de la satisfaction de Ponce Pilate, car je me suis senti vierge de toute culpabilité. Les personnalités du Reich avaient parlé à la conférence de Wannsee. Les pontes avaient donné des ordres. Moi, je devais obéir. J'ai gardé ça en tête toutes les années suivantes.»

Extrait II

Hausner: Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir un conflit... Un conflit de conscience ? Entre votre devoir et votre conscience ?

Eichmann: Je dirais plutôt un dédoublement. Un dédoublement vécu consciemment, qui vous fait passer indifféremment de l'un à l'autre. On vivait alors une époque où le crime était légalisé par l'État. Il était difficile pour quelqu'un d'accepter les conséquences d'un refus aux autorités.

Juge: Il fallait donc renoncer à sa conscience personnelle ?

Eichmann: Oui, en quelque sorte. Parce qu'on ne pouvait pas la réguler, l'organiser soi-même. A moins d'en assumer soi-même les conséquences.

Juge: Si on avait eu plus de courage civil, tout se serait passé autrement. Vous ne croyez pas ?

Eichmann: Bien sûr, si le courage civil avait été structuré hiérarchiquement.

Hausner: Quelqu'un qui s'occupait de l'extermination des Juifs, était-il à vos yeux un criminel ?

Eichmann: C'était un malheureux.

Extrait III

Procureur général, Gideon Hausner

Le discours du procureur général est dit en hébreu et en français, par deux comédiennes.

Juges d'Israël, à l'heure où je me lève devant vous pour introduire l'acte d'accusation, je ne suis pas seul. À mes côtés, à cette heure, en ce lieu, se lèvent six millions d'accusateurs. Mais ils ne sauraient se dresser sur leurs pieds, ni montrer d'un doigt vengeur l'homme assis dans sa cellule de verre, ils ne sauraient crier «J'accuse». Car leurs cendres furent entassées dans les collines d'Auschwitz, dispersées dans les champs de Treblinka, emportées par les rivières de Pologne ; leurs tombes sont éparpillées le long des chemins de l'Europe. Leur sang crie, mais on ne peut entendre leurs voix. Je prendrais donc la parole en leur nom et j'ouvrerais la plus inouïe des accusations. L'Histoire du peuple juif est imbibée de souffrance et de larmes.

«Par ton sang, vis !» est l'impératif auquel ce peuple a été confronté depuis sa première apparition sur la scène de l'Histoire.

Messieurs, l'homme qui est devant vous est le destructeur d'un peuple, l'ennemi du genre humain. Il est né homme, mais il a vécu comme un fauve dans la jungle. Il a commis des actes abominables. Des actes tels que celui qui les commet ne mérite plus d'être appelé homme. Car il est des actes qui sortent du champ de l'humain, qui sont au-delà de la frontière qui sépare l'homme de la bête. Je demande à la Cour de considérer qu'il a agi avec ardeur... De son plein gré... Et avec passion. Jusqu'au bout ! C'est pourquoi je vous demande de condamner cet homme à mort.

Un homme ou une femme du public.- Boucher ! Boucher !

Le président.- Faites sortir cet homme ! Vous dérangez... Que ceux qui ne supportent pas sortent !

(...)

L'équipe

Ido Shaked, metteur en scène

Ido Shaked est né et a grandi en Israël. Il a suivi un cursus à l'École des Arts de Tel-Aviv et est venu à Paris achever sa formation à l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq en 2006. Diplômé de l'École, il s'installe à Paris y ayant rencontré des personnes partageant la même vision du théâtre. Il suit plusieurs stages avec entre autres Yoshi Oida et Ariane Mnouchkine. Son premier spectacle *Roméo et Juliette* de Shakespeare au Théâtre Tmuna de Tel-Aviv joue pendant plus de deux ans (de septembre 2008 à octobre 2009) et a été récompensé deux fois par le prix du Théâtre Indépendant en Israël. Il monte par la suite *Gram* d'après Anton Tchekhov avec les étudiants du Max Reinhardt Seminar de Vienne au Théâtre Salon 5 (en août 2008). Il co-fonde le Théâtre Majâz avec Lauren Houda Hussein à Paris en 2009. Pour le Théâtre Majâz il met en scène *Croisades* de Michel Azama (Festival international du théâtre Saint-Jean-d'Acre, Théâtre du Soleil), *Les Optimistes* de Lauren Houda Hussein (Théâtre du Soleil, Théâtre Gérard Philippe, centre dramatique national de Saint-Denis puis en tournée en France). Il intervient auprès des élèves comédiens de l'ENACR puis à l'université Paris 3.

Lauren Houda Hussein, comédienne, auteure

Lauren Houda Hussein s'est formée à l'École Internationale de théâtre Jacques Lecoq à Paris, ainsi que dans divers stages notamment avec Ariane Mnouchkine, avec Nikolaus en clown contemporain, avec Thierry Morel en théâtre de mouvement, avec Stéphane Rottenberg en marionnette et Stéphanie Aubin en danse contemporaine. Parallèlement, elle est comédienne et participe à l'écriture et à la mise en scène de différents spectacles: *Vie de grenier* et *À corps de rue* avec la compagnie Sisyphé, lecture de *L'Inattendue* de Fabrice Melquiot au Théâtre de la Manufacture à Nancy. Au cinéma, elle joue dans plusieurs courts-métrages dont *L'Année de l'Algérie* de May Bouhada et *J'ai interviewé Ricardo Borgese* de Félix Albert. En 2009, elle co-fonde le Théâtre Majâz avec Ido Shaked et organise le projet *Croisades* de Michel Azama qu'elle adapte et dans lequel elle joue. Le spectacle joue à Saint-Jean-d'Acre, Beer Sheva, Jaffa, Jérusalem et à Paris au Théâtre du Soleil. En 2010, elle co-écrit avec Ido Shaked le nouveau spectacle de la compagnie, *Les Optimistes*, en hébreu, arabe et français qui jouera au Théâtre du Soleil en novembre-décembre 2012, au Théâtre Gérard Philippe, centre dramatique national de Saint-Denis en septembre 2013, repris en mai 2015 au Théâtre Gérard Philippe également. En 2013, elle joue le personnage principal de Leila dans *Le Rêve de Rasha* d'Alessandro Guidotti et Lina Joukhadar.

Au sein du Théâtre Majâz elle est co-directrice, auteure et comédienne.

Sheila Maeda, comédienne

À sa sortie de l'École Supérieure d'Art Dramatique de Murcia (Espagne) en 2006, et de l'École Jacques Lecoq de Paris en 2008, elle a suivi différents stages sous les directions de Mario Biagini, Yoshi Oida et Isabel Úbeda. Elle pratique l'Aikido. Durant sa formation, elle a participé à des tournées avec la compagnie Théâtre Classique ESAD en Espagne, au Mexique et aux États-Unis. Ses premiers rôles ont été dans *Médée* de la compagnie La Habitación Amarilla et dans *Cinco* de la compagnie Enclavados. Elle joue en tournée nationale *Romeo y Julieta* et *El diario de Ana Frank* avec la compagnie Sol de Nit de 2010 à 2012 et participe à différents films d'auteur, notamment *Russian Red* de Santiago Zannou. Elle fait partie du Théâtre Majâz depuis ses débuts en 2009 et fut accueillie au Théâtre du Soleil pour *Croisades* et *Les Optimistes*. En 2014, elle rejoint la compagnie de théâtre de rue La Baraque Liberté.

Mexianu Medenou, comédien

Il suit des études théâtrales à l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III à Censier et se forme parallèlement au conservatoire Jacques Ibert du 19^{ème} arrondissement de Paris. Il poursuit ensuite sa formation à l'École départementale de théâtre (EDT91) de Corbeil-Essonnes dirigée par Christian Jehanin. En 2008, il intègre la promotion 39 de l'école du Théâtre national de Strasbourg, sous la direction de Julie Brochen. À sa sortie, elle lui confie le rôle-titre dans sa mise en scène de *Dom Juan* de Molière en mars-avril 2011. Avec la compagnie des Irréguliers, il joue Karl dans *Et la Nuit sera calme* de Kevin Keiss, au Théâtre de la Bastille dans une mise en scène d'Amélie Enon. Par la suite, il rencontre le réalisateur Sotiris Dounoukos qui lui confie le rôle principal dans son court-métrage *Un seul corps* tourné en juillet 2013. Un mois plus tard, il est Richard dans le premier long-métrage de Thomas Ngijol *Fastlife*, sorti en juillet 2014. En novembre 2013, on le retrouve au Grand Parquet avec *Oroonoko*, le prince esclave d'Aphra Behn, adapté et mise en scène par Aline César.

Caroline Panzera, comédienne

Elle se forme à l'École Claude Mathieu de 2002 à 2006 et en 2011 suit pendant une année les cours de l'École Internationale Jacques Lecoq, pour poursuivre un travail plus approfondi sur «le corps poétique» de l'acteur.

Depuis 2009, elle est une des collaboratrices artistiques des projets de compagnonnages internationaux du Théâtre du Soleil. Elle apprend aux côtés d'Ariane Mnouchkine du Théâtre du Soleil, au cours de ses voyages en Afghanistan et au Cambodge, à travailler et à écrire collectivement un spectacle à partir d'improvisations, en précédant cette étape d'un temps de recherche et de préparation très développé. En 2012, elle met en scène *Notre Commune, histoire méconnue racontée sur un char* pour La Compagnie des Lorialets. Comédienne, elle joue au théâtre dans différents spectacles depuis 2002. En 2006 elle joue notamment dans *America*, audition professionnelle de l'école Claude Mathieu, mise en scène de Jean Bellorini; en 2013, dans *La Ronde de nuit* sur une proposition d'Ariane Mnouchkine une création collective du Théâtre Aftaab en voyage (au Théâtre du Soleil, au Théâtre du Nord à Lille, au Channel à Calais, au Piccolo Teatro de Milan, et au Théâtre de Lliure à Barcelone). En 2014, elle rejoint le Théâtre Majâz.

Raouf Raïs, comédien

Après des études de lettres à Toulon, il suit le Conservatoire de Paris avec Stéphane Auvray-Nauroy de 2002 à 2005. Il assiste ensuite à des stages avec Jean-Michel Rabeux, Sabine Quiriconi ou Fabio Pacchioni. Il joue dans *Phaedra's love* mis en scène par Patrice Riera au L.M.P, *En attendant Godot* par Benoît Fogel, *La Pluie d'été* de Marguerite Duras par Lucas Bonnifait au théâtre de l'Aquarium. En 2013, il suit la formation à la mise en scène du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. En résidence à La Loge avec le Collectif Hubris, il crée et joue *Happy together, Nova, Fusion, Gaspard*. En 2014, au théâtre de Vanves, il crée *Les Cowboys et les Indiens* et joue *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini mis en scène par Lucas Bonnifait, *Anatomie Titus* de Heiner Müller par Julien Varin et à la Loge *Encore une danse* de Thomas Matalou, *EPOC* de Frédéric Jessua.

Arthur Viadiou, comédien

Après un master en biologie moléculaire, Arthur Viadiou se forme à l'improvisation théâtrale avec Thomas Lierville puis entre dans la classe d'art dramatique du conservatoire du 2^{ème} arrondissement de Paris, dirigée par Philippe Perrussel. Il joue dans divers cabarets d'improvisation et comédies à Paris. Il met en scène *Caligula* d'Albert Camus en 2013. Dernièrement, il a joué dans *Mon Ami* de Gilles Granouillet mise en scène par Philippe Perrussel. Il joue aussi dans *J'aime le monde tel qu'il est* de Jean Rock Gaudreault et mis en scène par Charlotte Baglan au sein de la compagnie des Lucioles. Parallèlement, il se forme aux cours du soir de l'école Jacques Lecoq et à l'analyse action avec Marion Delplancke, suit des stages de masque et de clown. Il joue aussi dans divers métrages tels que *La Route du Deal* de Daniel Tonachella et *Conclusions* d'Alejandro Fridman.

Charles Zévaco, comédien

Né en France, il vit à Paris. Il poursuit une licence d'Histoire entre 2004 et 2007. De 2008 à 2011, il suit la formation «jeu» de l'école supérieure du Théâtre National de Strasbourg. En tant qu'acteur il travaille avec Amélie Énon, Jean-Pierre Vincent, Yves-Noël Genod, Guillaume Dujardin, Raphaël Patout, Benoît Giros, Grégoire Strecker, Sébastien Derrey et Maxime Kurvers. Il rejoint récemment l'équipe du Théâtre Majâz pour la création du spectacle *Eichmann à Jérusalem*. Il cofonde le collectif de théâtre Notre cairn, implanté en Alsace. Il met en scène *Sur la Grand-route*, d'Anton Tchekhov, et met en espace *Never never never*, de Dorothee Zumstein. En 2014, il intègre le Laboratoire – Pépinière d'artistes pluridisciplinaires de la ville de Strasbourg.